

Le handicap, droit dans les yeux

La comédienne Sandrine Bonnaire a réalisé un documentaire exceptionnel sur l'autisme de sa sœur : « Elle s'appelle Sabine », programmé vendredi 14 septembre, à 20 h 55, sur France 3

PARFOIS elle bave encore un peu. Son élocution est pénible, heurtée. Son regard est tantôt vague, tantôt terriblement lourd et triste ; tourné vers la caméra avec une certaine insistance, il est difficile à soutenir. Souvent elle semble épuisée et, dans un geste enfantin, s'étend de tout son long, n'importe où, pour se reposer. Pourtant Sabine a 38 ans. Si son visage et son corps sont bouffis, elle n'est pas trisomique, mais autiste, comme quelque quatre-

vingt mille autres personnes en France, trop ignorées.

Même si elle est née avec ce si grave handicap, Sabine fut une belle enfant et une gracieuse jeune fille, pleine de vie et d'énergie, ce documentaire le prouve. Sabine a de la chance, sa sœur s'appelle Sandrine... D'un an son aînée, Sandrine Bonnaire a toujours été proche de Sabine, dans une famille modeste de onze enfants où il fallait s'entraider. Pendant vingt-cinq ans, Sandrine a filmé Sabine

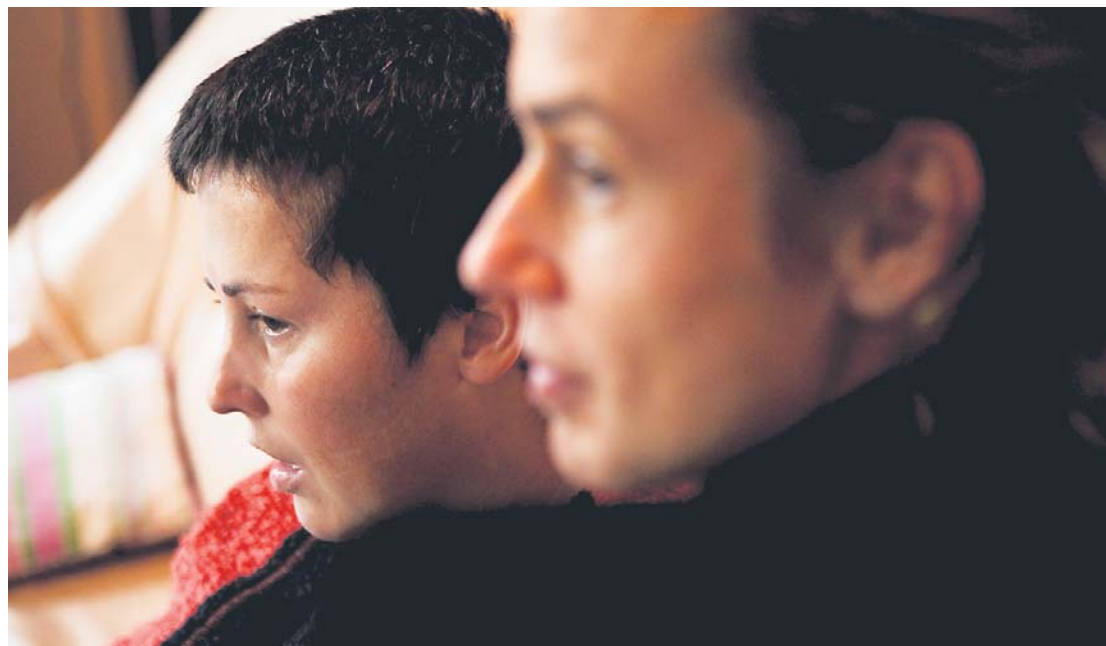
avec une petite caméra. Ses images du passé, mêlées à celles d'aujourd'hui (tournées entre juin 2006 et janvier 2007) font le trésor du documentaire réalisé par la comédienne. Le téléspectateur est ainsi en mesure de suivre une évolution et de mieux comprendre. Cela permet de s'attacher au personnage de Sabine et de supporter ce qui est parfois insoutenable. Car, si Sabine est capable de jouer du piano, de tenir une conversation avec intelligence et

humour, elle est soudain saisie de brusques et imprévisibles accès d'une violence incroyable. L'agression – verbale – d'une commerçante ou la fourchette plantée dans le bras d'un aide-soignant sont des scènes qu'on ne peut oublier. D'autant que l'on voit aussitôt après la détresse et la tendresse que manifeste Sabine. Ses appels à l'adresse de Sandrine sont également déchirants.

Des progrès

Sandrine Bonnaire, le succès professionnel venu, a pu offrir des voyages à sa sœur, à New York, aux Antilles. Des images de bonheur privilégié qui indiquent que le handicap n'est pas tout à fait irrémédiable et peut être en partie surmonté. Pas besoin d'aller loin toutefois. Avec quatre autres pensionnaires dans un état comparable, en compagnie de deux assistants, Sabine vit désormais dans un petit centre créé dans un village de Charente. Après de longues années dans des hôpitaux psychiatriques, quasi enfermée dans une camisole chimique, c'est-à-dire assommée par des médicaments, Sabine se trouve dans un cadre ouvert, aussi normal que possible, objet d'une attention constante et stimulante. Après n'avoir cessé de régresser, elle fait de nouveau des progrès. Mais Sandrine, lucide, précise qu'il est probable que sa sœur ne pourra jamais se passer complètement d'un traitement médicamenteux.

Usant avec sagesse et discrétion de sa notoriété, la comédienne, avec l'assentiment de Sabine et de leur famille, a eu le courage d'exposer ce cas. Elle le fait avec une relative pudeur qui nous oblige encore plus à regarder en face un de ces malheurs que nous préférons souvent ne pas voir. Au moment où les pouvoirs publics déclarent vouloir prêter d'avantage d'attention à l'autisme, France 3 a le mérite de présenter ce documentaire en première partie de soirée et de prévoir, à la suite, un débat pour tenter de répondre aux questions que ne manque pas de soulever le film. Ce débat, animé par Mireille Dumas, mettra en présence Joseph Desbrosse, fondateur du centre où se trouve à présent Sabine, et le docteur Penochet, chef du service psychiatrique du CHU de Montpellier.



Elles s'appellent Sabine et Sandrine. MOSAÏQUE FILMS

Insuffisance des structures d'accueil

SE MANIFESTANT dès les premières années de vie de l'enfant, l'autisme se caractérise par des perturbations précoces du développement, de la socialisation, de la communication et des activités imaginatives. Ce trouble du comportement a été décrit pour la première fois chez l'enfant en 1943 par le psychiatre américain d'origine autrichienne, Leo Kanner. Utilisé pour l'adulte depuis 1911 par le psychiatre Eugen Bleuler, le terme recouvre cependant des réalités cliniques diverses. L'origine de la maladie n'est pas élucidée et les approches psychanalytiques et neurobiologiques ont donné lieu à de vifs antagonismes, qui n'ont pas complètement disparu.

En vogue dans les années 1970, les thèses du psychanalyste Bruno Bettelheim invoquant la perturbation précoce du lien entre la mère à l'enfant ont largement cédé du terrain. Rejetées par les familles, car trop culpabilisantes pour la mère, elles ont été aussi victimes de la découverte d'anomalies génétiques chez les enfants autistes.

Actuellement, un point d'équilibre semble atteint pour voir dans l'autisme une pathologie due à des facteurs multiples. La génétique occupe une place

importante, avec des anomalies sur plusieurs gènes, mais elle n'est pas seule en cause. L'interaction avec l'environnement (des virus, une souffrance néonatale, une forte carence affective...) a certainement sa part.

Si les polémiques sur l'origine de l'autisme se sont estompées, les controverses persistent sur les modalités de prise en charge des enfants. Différentes méthodes existent : celles d'inspiration psychodynamique, utilisant des supports psychothérapeutiques et éducatifs ; les programmes d'éducation spécifiques, comme TEACCH, axés sur les outils pédagogiques ; des prises en charge intégrées visant à l'intégration en milieu social ordinaire ; des méthodes comportementales en vue d'acquiescer une autonomie de base...

Seul point d'accord entre les tenants des différentes approches, l'insuffisance, souvent criante, des structures d'accueil. Au point que de nombreux parents sont obligés de se tourner vers des infrastructures situées en Belgique, moins en retard que la France dans la prise en charge des malades comme dans le soutien aux familles.

Paul Benkimoun

Francis Cornu